d'intelligence, éloquent, instruit, doué de rares qualités, Ghazan fut le plus grand monarque de son temps. « Il eut, dit Langlès, le rare avantage d'être vanté par les auteurs persans comme un modèle pour les souverains, et d'être regretté par les écrivains occidentaux, qui ont regardé sa mort comme une grande perte pour les habitants chrétiens de ces contrées, et même pour le christianisme. »

Ce souverain, remarquable à tant d'égards, afficha la plus grande tolérance en matière de religion, et voulut que tous ses sujets pussent jouir de la liberté de conscience. Il s'entoura de savants, de poëtes, de philosophes, avec qui il aimait à discuter. Il possédait plusieurs langues, connaissait la chimie, la médecine, l'histoire naturelle, l'anatomie, était fort habile dans les arts et métiers, etc. La Perse lui dut un nombre considérable d'édifices et de travaux d'utilité publique, des hospices, des mosquées, des bains dans toutes les villes qui en étaient privées; il enrichit Tebriz d'une mosquée, d'une bibliothèque, d'un collége pour cent étudiants, d'un observatoire, fonda la ville de Oudjen, fit creuser des canaux pour fertiliser les terres incultes. En même temps, il promulgua des lois nombreuses et remarquables, ayant pour objet de rétablir l'ordre dans les finances, de régler la perception des impôts, l'administration de la justice, l'entretien de l'armée, de réorganiser les postes, d'interdire l'usure, d'encourager l'agriculture, d'abolir la diversité des poids et mesures, de soulager les pauvres, de pourvoir à la subsistance des enfants trouvés, etc. Une partie des lois édictées par Ghazan a été traduite par M. Kirkpatrick, d'après le *Hhabyb-us-Seyr* de Khoudemyr, et insérée dans le *New Asiatic Miscellany* (1786).

GHAZEL s. m. (ga-zèl). Philol. Sorte de poésie turque ou persane, composée de cinq ou sept strophes de deux vers, sur des sujets érotiques, bachiques ou mystiques.

Ghazelen, poésies lyriques allemandes, imitées du poëte persan Hafiz, par le comte de Platen-Hallermünde. Ces poésies forment une série de préceptes moraux ou simplement épicuriens, à la manière des Orientaux, dont Gœthe avait déjà donné un spécimen dans son *Divan oriental*. Leur principal mérite est d'amener des rimes de deux ou de plusieurs syllabes, qui produisent un effet monotone, et qui font admirer la difficulté vaincue plus que le charme et l'harmonie du vers. On retrouve chez le poëte Buckert la même recherche, et Platen, qui d'ailleurs a produit des œuvres fort remarquables, n'a guère fait qu'imiter ce dernier dans la composition de ses ghazelen.

GHAZIE s. f. (ga-zî). Autre forme du mot GAZIE.

— Femme galante d'Egypte, appartenant à une tribu particulière. ‖ On dit aussi GHOWAZIE.

— **Encycl.** Les *ghazies* se vantent d'être d'origine arabe et du véritable sang bédouin. Toutes les femmes sont, sans exception, dans cette étrange tribu, expressément élevées pour la prostitution. « Leur loi porte, dit Burckhardt (*Arabic Proverbs*), que toute fille parvenue à l'âge nubile doit se soumettre aux caresses d'un étranger, et, peu de temps après, épouser un jeune homme appartenant à la tribu. Ainsi le mari n'a jamais ni le droit ni la faculté de cueillir les prémices virginales de sa jeune épouse, car le père de la *ghazie* ne manque jamais de vendre à quelque étranger les premières faveurs de sa fille, et la préférence est toujours accordée au plus haut enchérisseur. Ce marché n'a rien de secret; il se conclut devant le cheik du village, ou en présence du premier magistrat de la ville où résident les parties contractantes. Les *ghazies* ont dans chaque ville et dans chaque village un quartier particulier, et évitent avec le plus grand soin de se mêler aux autres femmes publiques. Elles sont ordinairement danseuses et chanteuses. Elles se sont imposé entre elles, volontairement, la loi inviolable de ne refuser jamais l'approche d'aucun homme, quelle que soit sa condition, pourvu qu'il puisse payer. Ainsi, aux foires de village, la plus élégante *ghazie*, toute resplendissante d'or, reçoit sans hésiter dans sa tente le premier fellah venu, pour un prix qui n'excède pas 20 centimes. Malgré la modicité de leur gain, quelques-unes de ces femmes ont amassé une fortune considérable. Elles ont un grand nombre de chameaux, de dromadaires, de chevaux, d'esclaves, surtout d'esclaves noires, dont la prostitution se fait au profit de leur maîtresse. Leur physionomie est fort différente de celle des Egyptiennes : on retrouve dans leurs traits prononcés, et surtout dans la courbure de leur nez aquilin, la trace de leur origine arabe. Leur beauté est célèbre dans toute l'Egypte. Beaucoup ont acquis un haut degré d'influence auprès des personnages les plus considérables; quelques-unes épousent les cheiks de village. Mais le mariage leur paraît une dégradation. Aussi, en souvenir de sa profession, la *ghazie*, après la cérémonie nuptiale, reçoit les visites de tous les hommes qui se présentent, et le mari complaisant est chargé de procurer le plus grand nombre possible de visiteurs à sa femme, tandis que lui-même ne peut l'approcher qu'à la dérobée. La naissance d'un enfant mâle est regardée comme un malheur, les hommes ayant le vilain rôle dans ce monde renversé.

La caste des *ghazies* est très-nombreuse. Burckhardt n'hésite pas à donner le chiffre de 7,000 ou 8,000 personnes pour les deux sexes. Leurs principaux établissements sont dans les villes du Delta et dans la haute Egypte, à Kennè, où ils ont une colonie d'environ 300 âmes. Les *ghazies* sont protégées par le gouvernement, à qui elles payent une taxe annuelle ou capitation. Elles se conduisent assez convenablement, ajoute l'auteur déjà cité, avec les personnes qui n'ont point eu avec elles de rapports intimes, mais on ne saurait trop plaindre l'imprudent qui se laisse séduire par leurs charmes ou par leurs avances. Au Caire, elles vivent toutes ensemble dans un khan assez grand, nommé Bardak, situé immédiatement au-dessous du château.

GHAZI-HASSAN, grand amiral turc, mort en 1790. Il servit d'abord dans la régence d'Alger, où il s'éleva par son courage au rang de général en chef. Etant tombé en disgrâce, il se réfugia en Espagne, d'où il passa à Constantinople (1760), fut emprisonné quelque temps à la demande d'émissaires du dey d'Alger, puis fut rendu à la liberté, grâce à l'intervention du ministre de Naples, et nommé vice-amiral. Il était à la tête des forces navales de l'archipel lorsqu'il eut à combattre une flotte russe. Il se signala à l'affaire de Scio (1770), força les Russes à lever le siége de Lemnos et fut nommé capitan-pacha ou grand amiral en 1773. Dans ce poste, il fit preuve d'une grande activité, s'attacha à mettre la marine sur un excellent pied, fit venir des ingénieurs européens et remplit les arsenaux qu'il avait trouvés vides. Il jouit de la plus grande faveur sous les sultans Moustapha III et Abdoul-Hamid, « fut mis à la tête de plusieurs grandes expéditions, dit Beauvoir, ruina la puissance du fameux cheik Daher (Tzahir), pacha d'Acre, en 1775, réduisit, en Egypte, les rebelles Ibrahim et Mourad-Bey, pacifia la Morée en 1779, et commanda à plusieurs reprises dans la guerre de Crimée. » Après l'avénement du sultan Sélim (1789), il tomba en disgrâce, fut toutefois appelé, l'année suivante, au poste de grand vizir, mais presque aussitôt destitué et mis à mort. Ghazi-Hassan a laissé la réputation d'un habile administrateur; mais on lui reproche, à juste titre, son excessive cruauté.

GHAZIPOUR, ville de l'Indoustan anglais, présidence d'Allahabad, sur le Gange, à 65 kilom. N.-E. de Benarès, chef-lieu du district de son nom, par 25° 35′ de lat. N. et 83° 33′ de long. E. Vue des bords du fleuve, la ville est d'un aspect admirable, bien que la plupart de ses édifices soient en ruine. L'antique splendeur de Ghazipour est attestée par plusieurs édifices imposants, notamment un superbe palais qui occupe une étendue considérable de terrain, mais qui est malheureusement dans un état de délabrement complet. La ville renferme plusieurs mosquées. Le district de Ghazipour, compris entre ceux d'Azimghur et de Gorouppour au N. et au N.-O., de Sarun au N.-E, de Shahabad au S.-E., de Benarès et de Djouanpour à l'O., a 2,850 milles carrés de circonférence, et 160,000 hab. Cette contrée, arrosée par le Gange et le Goggra, est une des plus fertiles de l'Indoustan. On y cultive la canne à sucre, le maïs et diverses espèces d'arbres fruitiers. Chef-lieu : Ghazipour; villes principales : Azimpour et Doovighaut.

GHAZNAH, ville de l'Afghanistan. V. GAZNA.

GHÈBRES. V. GUÈBRES.

GHEDINI (Ferdinand-Antoine), poëte et naturaliste italien, né à Bologne en 1684, mort en 1768. Il étudia la médecine, passa son doctorat en 1704, mais abandonna la pratique de son art et cultiva la poésie et les sciences naturelles. Il fut chargé de l'éducation du fils du prince Caracciolo, ambassadeur d'Espagne à Venise, fit un voyage à Rome (1715), et, de retour dans sa ville natale, devint professeur d'éloquence. Ghedini a écrit les ouvrages suivants : *La Prolusione alle lezioni de storia naturale* (Bologne, 1720); *Rime* (Bologne, 1769). On a de lui des *Lettere famigliari*, qui ont été imprimées dans la *Raccolta delle lettere di alcuni Bolognesi* (1744).

GHEE ou **GHY** s. m. (ghi). Espèce de beurre qu'on fabrique dans l'Inde.

— **Encycl.** Le *ghee* est un beurre d'une espèce particulière, dont font usage les Indous, et qu'ils préparent en faisant bouillir le lait, de sorte qu'il peut être conservé pendant fort longtemps et qu'ils s'en servent parfois au bout d'une année. Voici la façon dont ils le préparent : lorsqu'ils viennent de traire le lait, ils le placent sur le feu dans des pots de terre et le laissent bouillir pendant une heure au moins, et souvent pendant deux ou trois heures; ils le mettent ensuite au frais et y ajoutent un peu de lait caillé. Le lendemain matin, toute la masse est convertie en lait caillé aigre. Ils enlèvent alors sur chaque pot une couche de 12 à 15 centimètres d'épaisseur et mettent ce qu'ils ont ainsi recueilli dans un pot de terre, où ils le battent très-lentement au moyen d'un bambou fendu, auquel ils donnent un mouvement circulaire. Après une demi-heure de ce battage, ils ajoutent un peu d'eau chaude et continuent à battre le mélange pendant une autre demi-heure; après quoi le beurre commence à se former. Après avoir ensuite gardé ce beurre pendant trois jours, temps plus que suffisant pour qu'il devienne rance dans un climat aussi chaud, ils le fondent dans un autre pot de terre, où ils le laissent bouillir jusqu'à ce que l'eau qu'il contient soit évaporée. Ils y ajoutent alors un peu de lait caillé et de sel ou de feuilles de bétel et le mettent en pots pour s'en servir à l'occasion. Ce beurre a, on le croira sans peine, un goût très-fort; mais, quoique insupportable pour un estomac européen, il est d'un usage général parmi les Indous assez riches pour en acheter, et forme l'objet d'un grand commerce dans la plus grande partie de l'Inde.

GHEEL ou **GEEL**, ville de Belgique, prov. d'Anvers, arrond. et à 22 kilom. S. de Turnhout, près de la Grande Nèthe; 9,000 hab. Ecole latine; fabriques de drap et de cierges; corderies, tanneries. Cette ville est isolée au centre de la Campine, au milieu de landes couvertes de bruyères; elle possède une colonie d'aliénés fondée, dit-on, au VIe siècle par sainte Dymphne.

La tradition rapporte que la jeune Irlandaise convertie au christianisme, voulant échapper à l'amour incestueux de son père, se réfugia, accompagnée du prêtre Gerebert, dans un lieu sauvage de la Campine, au nord d'Anvers. Son père découvrit sa retraite et vint l'y tuer. Elle fut canonisée, et, sur le tombeau de sainte Dymphne plusieurs aliénés ayant trouvé la guérison, le lieu devint très-fréquenté par ceux qui voulaient obtenir la même grâce. On y commença au XIIe ou au XIVe siècle une grande et belle église. Les pèlerins devinrent nombreux; les habitants de cette campagne virent là une occasion de bénéfice; ils les reçurent, les logèrent et les nourrirent. Telle fut l'origine de l'établissement de Gheel.

La colonie est aujourd'hui divisée en 18 hameaux, dans lesquels habitent 800 aliénés; elle occupe un terrain de neuf lieues de circonférence, isolé de tout voisinage par une large bordure de landes et de bruyères. L'organisation ancienne de la colonie de Gheel laissait beaucoup à désirer : il n'y avait pas de régime curatif; le régime alimentaire, abandonné à l'arbitraire de nourriciers, était des plus grossiers; chaque nourricier avait chez lui ses moyens de police contre ses pensionnaires; les chaînes et les ceintures de fer, les anneaux scellés dans la muraille étaient employés avec une profusion déplorable; souvent un grand nombre de malades de sexes différents habitaient la même maison, au risque des inconvénients les plus graves. Enfin, les nourriciers compensaient le bas prix des pensions par la somme de travaux qu'ils exigeaient des malades.

L'établissement de Gheel fut complétement réformé par un règlement en date du 1er mai 1851. Aujourd'hui, la colonie est administrée par une commission présidée par le bourgmestre de la commune de Gheel; les dix-huit hameaux sont divisés en quatre sections, à la tête de chacune desquelles est un médecin ayant à ses ordres quatre gardes faisant les fonctions de surveillants et d'infirmiers. Le service médical est dirigé par un médecin inspecteur. On a, de plus, construit une infirmerie dans laquelle sont placés les aliénés susceptibles de guérison et soumis à un traitement.

Autrefois, les aliénés étaient placés par adjudication, entraient chez le nourricier qui consentait à les recevoir pour la pension la moins élevée. Afin de remédier à l'exploitation qui résultait de ce mode de procéder, on a chargé un inspecteur spécial du placement des aliénés. Un économe reçoit le prix des pensions, qui varie de 170 à 200 fr., et c'est lui qui paye les nourriciers.

GHEERAERDS (Marc), peintre et graveur flamand, né au commencement du XVIe siècle, mort en Angleterre dans un âge avancé. Il s'adonna avec succès à la peinture de paysage, et, avec plus de succès encore, à la gravure. On estime surtout son recueil d'estampes servant d'illustration aux fables d'Esope, et publié sous ce titre : les *Fables véridiques* ou la *Vérité enseignée par les animaux* (Bruges, 1567, in-4°). Gheeraerds a composé un ouvrage intitulé : l'*Art de l'enluminure* (Amsterdam, 1705, in-12).

GHEEZ s. m. (ghèss). Linguist. Langue des peuples de l'Abyssinie : *Le* GHEEZ *a un alphabet particulier, sorte d'écriture syllabique composée d'un mélange de caractères gréco-égyptiens et sémitiques.*

GHEGA (Charles DE), ingénieur italien, né à Venise au commencement de ce siècle. Il étudia l'art militaire au collége Sainte-Anne et entra dans l'administration des ponts et chaussées à Venise. Son premier travail important fut la construction d'une route traversant la montueuse province de Bellune. De 1824 à 1830, il fut employé à l'établissement de routes, de canaux et d'aqueducs dans celle de Trévise. Envoyé, pendant les trois années qui suivirent, dans la province de Rovigo, il revint à Venise avec le titre d'ingénieur de première classe, et prit part à la construction du premier chemin de fer, ainsi qu'à celle de plusieurs ponts dans le Tyrol. Il partit, en 1843, pour les Etats-Unis, où il fut bientôt nommé inspecteur général des chemins de fer et des constructions de l'Etat. C'est en cette qualité qu'il a exécuté le plan d'un grand nombre de routes, et construit, tant sur les fleuves que sur des précipices, des ponts suspendus aussi légers que solides. M. Ghega est l'inventeur d'un instrument pour le tracé des courbes, et il a publié plusieurs mémoires sur la construction des voies ferrées et des viaducs.

GHEIATS ED-DIN, vizir persan, mort en 1336 de notre ère. Il était fils de Rachid ed-Din, célèbre poëte et vizir. Nommé vizir par Abou-Saïd, souverain mogol de Perse (1324), il s'attacha à gouverner avec sagesse, à assurer la tranquillité publique, à encourager l'agriculture, et montra un esprit de modération et de clémence dont l'histoire des Mogols offre peu d'exemples. Après la mort d'Abou-Saïd, il fit monter sur le trône un descendant de Gengis-Khan, Arpa-Khan, qui lui laissa ses fonctions. Lors de la révolte de Mousa-Khan, Gheiats ed-Din se battit vaillamment contre lui, fut vaincu, fait prisonnier et mis à mort. Un grand nombre de poëtes célébrèrent la fin tragique de Gheiats, qui, fort instruit et d'une rare éloquence, aimait la société des poëtes et des savants.

GHEIATS ED-DIN BOULBOUN, roi de Delhi, né dans le Karakhitaï vers 1206, mort en 1286 de notre ère. Gouverneur du Pendjab sous le règne de Rokn ed-Din Firouz, il garda son gouvernement lorsque ce prince fut destitué, aida le prince Behram à s'emparer du trône de Delhi, reçut en récompense le gouvernement de Hansi et de Bewari, et fut nommé chambellan en 1241. A l'avénement de Nizir ed-Din Mahmoud (1248), Gheiats devint premier vizir, fit épouser sa fille au roi et se maria lui-même avec une des sœurs de ce prince. Privé de sa charge en 1252, il y fut bientôt réintégré et la conserva jusqu'à la mort de Nisir ed-Din, à qui il succéda, en 1266, avec l'assentiment des grands et du peuple. Gheiats s'entoura de poëtes et de savants, fit un généreux usage de ses richesses et gouverna avec justice et sagesse; mais, jaloux de maintenir son autorité, il punit de mort quiconque chercha à y porter atteinte, et se montra sans pitié pour les rebelles. Il fit une expédition heureuse contre Thogroul-Khan, gouverneur du Bengale, qui s'était déclaré indépendant, et nomma son fils Cara-Khan gouverneur de cette province. Ce fut le fils de ce dernier, Keikobac, qui succéda à Gheiats ed-Din sur le trône de Delhi.

GHEIATS ED-DIN I THOGHLOUC, roi de Delhi, mort en 1325. Il était fils d'une esclave de Gheiats ed-Din Boulboun et d'origine turque. Il porta d'abord le nom de Ghazi-Bey Thoghlouc, fut chargé du gouvernement de Lahore et de Depalpour, remporta d'éclatantes victoires sur les Mogols, renversa, en 1321, l'usurpateur Melik-Khosrou, qui s'était emparé du trône de Delhi, et prit alors lui-même la couronne sous le nom de Gheiats ed-Din. Ce prince se montra digne de sa haute fortune. Il mit son royaume à l'abri des invasions des Mogols, réprima les troubles intérieurs, encouragea le commerce, construisit de nombreux édifices et s'entoura de savants. Il périt écrasé par la chute d'un édifice en bois que son fils Alif-Khan avait fait construire. Ce dernier lui succéda sous le nom de Mohammed Thoghlouc. Le poëte Emir-Khosrou de Delhi a écrit l'histoire de Gheiats ed-Din i Thoghlouc, sous le titre de *Thoghlouc Nameh* (Livre de Thoghlouc).

GHÉLAN, île de la Sénégambie, dans le lac Panié-Foul. Cette île, de 8 kilom. de long sur 4 de large, est très-peu boisée. Le sol est composé d'un sable d'une extrême blancheur, et si stérile qu'il n'y croît guère que des buissons rabougris; les animaux y sont très-rares. Le village de Ghélan, chef-lieu de l'île, domine tout le lac Panié-Foul. Les habitants du village de Ghélan cultivent presque tous le riz, le millet, le maïs et diverses espèces de légumes. Quelques-uns se livrent à la chasse et à la pêche; ils sont excessivement nombreux, et chaque case contient de douze à quinze individus vivant ensemble pêle-mêle. La nourriture favorite des indigènes est le couscoussou et le sanglé, espèce de pâte de farine de millet. Les habitants de cette île sont doux, affables et tranquilles, bien faits et d'un tempérament robuste, d'une taille moyenne et bien prise; ils ont les cheveux noirs, crêpus, laineux et souvent très-fins, les yeux noirs et bien fendus, les traits agréables et la barbe rare. Les femmes sont mieux faites encore que les hommes; leur peau est d'une douceur et d'une délicatesse extrêmes, et quelques-unes sont vraiment belles; mais, comme toutes les femmes de la Sénégambie, elles ont l'habitude dégoûtante de se graisser les cheveux avec du beurre de Galam, pour les tresser plus aisément.

GHELEN (Sigismond), en latin **Gelenius**, philologue allemand, né à Prague en 1477, mort à Bâle en 1554. Il visita l'Allemagne, la France, l'Italie, acquit une connaissance approfondie de l'hébreu et des langues classiques, et se lia avec Erasme, qui fut frappé de l'étendue de son érudition et le mit en relation avec Jean Froben, célèbre imprimeur de Bâle. Ghelen se fixa dans cette ville. Il entra comme correcteur dans la maison de Froben, corrigea les épreuves des ouvrages grecs, latins et hébreux qui sortaient des presses de cet imprimeur, traduisit la plupart

des auteurs grecs édités par lui, revit le texte et corrigea les œuvres de Pline d'après les anciens manuscrits. On le regarde comme un des hommes les plus savants de son temps. Nous citerons de lui : *Lexicon symphonum quatuor linguarum græcæ silicet, latinæ, germanicæ et sclavonicæ* (Bâle, 1537, in-4°); les traductions latines de l'*Histoire romaine de Denys d'Halicarnasse*, de l'*Histoire ecclésiastique d'Evagre*, des *Œuvres* de Philon, des *Œuvres* de saint Justin martyr, etc. « Ghelen, dit Bayle, était un homme de grande taille et fort gros. Il avait la mémoire bonne et l'esprit prompt et subtil, ne se mettait presque jamais en colère et ne se souciait ni d'honneurs ni de richesses. Il préféra aux charges qu'on lui offrit en d'autres lieux la condition paisible qu'il avait à Bâle. »

GHERANGHEL, ville de Sénégambie. V. GHIARENGHIL.

GHERARDESCA, petit pays d'Italie, le long de la mer de Toscane, entre Livourne et Piombino. Il a donné son nom à une puissante famille de Pise, qui soutint le parti gibelin au XIIIe siècle.

GHERARDESCA (Ugolino DELLA), tyran de Pise au XIIIe siècle, auquel Dante a consacré l'un des plus célèbres épisodes de sa *Divine comédie*. V. UGOLIN.

GHERARDESCA ou **GHERARDESCHI** (Philippe), compositeur italien, organiste et claveciniste, né en 1730, mort à Pise en 1808. Il fit ses premières études musicales à Pistoie; puis, à l'âge de seize ans, il se rendit à Bologne, où il prit des leçons du père Martini. Quelques ouvrages bouffes, qu'il fit représenter sur les théâtres de Lucques et de Pise, lui valurent d'être nommé maître de chapelle dans cette dernière ville, avec la place de directeur de musique à la cour du grand-duc de Toscane et des concerts privés de ce prince. Il possédait sur le clavecin un talent des plus distingués, et les sonates qu'il composa pour cet instrument ont joui d'une réputation méritée. Après avoir passé la plus grande partie de sa vie au service de différents princes italiens, il se retira à Pise, où il mourut.

GHERARDESCA (Manfredo), gouverneur de l'île de Sardaigne au nom de la république de Pise, mort à Cagliari en 1325. Il était fils naturel du comte Neri de Donoratico, qui se l'associa en 1320, lorsque la république de Pise le prit pour podestat. En 1323, après une attaque inutile contre la Corse, Alphonse d'Aragon s'abattit sur la Sardaigne. Pise, affaiblie par ses luttes sur le continent, n'avait que des forces inférieures à opposer à ce nouveau compétiteur, et Gherardesca eut mission d'aller organiser la résistance dans l'île. Enfermé dans Cagliari, il força le roi d'Aragon à abandonner le siége de cette ville, et, malgré l'infériorité de ses forces, il n'hésita pas à le poursuivre dans l'intérieur de l'île; mais, obligé d'accepter la bataille rangée dans la plaine de Luco Cisterna, il fut écrasé, malgré des prodiges de valeur, et obligé de rentrer en toute hâte à Cagliari. Assiégée simultanément par terre et par mer, la ville ne se rendit que lorsqu'elle eut perdu l'âme de sa résistance, le jeune Manfredo Gherardesca, qui mourut des blessures qu'il avait reçues dans une sortie.

GHERARDESCA (Fazio), chef de la république de Pise, mort de la peste en 1340. Il fut nommé capitaine de Pise en 1329 et conserva le pouvoir jusqu'à sa mort. Il sut se concilier l'affection de ses concitoyens par la sagesse de son administration, et triompha d'une conjuration formée contre lui par la noblesse en 1335. Il eut pour successeur, comme capitaine du peuple, son fils Rénier Gherardesca, alors âgé de onze ans, qui mourut aussi de la peste en 1348.

GHERARDI (Christophe), surnommé le **Doceno**, peintre italien, né à Borgo-San-Sepolcro (Toscane) en 1500, mort en 1556. Il reçut les leçons de Rafaellino del Colle. Il travailla successivement à Rome, à Florence, à Bologne, à Venise, aida Vasari dans ses travaux et se fit surtout fort remarquer comme peintre de fresques. Gherardi traitait également bien la figure, le paysage et les animaux. On voit de lui à Città-di-Castello une *Visitation* peinte à l'huile.

GHERARDI (Antoine), peintre et graveur italien, né à Rieti (Ombrie) en 1644, mort à Rome en 1702. Elève des Mola, puis de Pietro di Cortone, il peignait avec une extrême facilité, mais manquait d'élégance et d'imagination. Il est peu d'églises et de galeries de Rome où l'on ne trouve des tableaux de cet artiste. Dans son œuvre, on remarque surtout ses fresques de la voûte de Santa-Maria-in-Trivio. Gherardi a laissé quelques estampes à l'eau-forte qui n'ont rien de remarquable.

GHERARDI (Evariste), auteur et comédien italien, né à Prato (Toscane) vers 1670, mort près de Paris en 1700. Il était fils d'un acteur du Théâtre-Italien de Paris, connu sous le nom de Flautin. Evariste fit de bonnes études dans cette dernière ville. Quelque temps après avoir achevé sa philosophie, il débuta au théâtre dans le rôle d'Arlequin (1689), obtint un brillant succès, devint directeur de la troupe du Théâtre-Italien, et y fit représenter quelques pièces de sa composition. En 1697, Mme de Maintenon, ayant cru se reconnaître dans une comédie intitulée la *Prude*, fit fermer le théâtre de Gherardi. Celui-ci, pour occuper ses loisirs, recueillit les meilleures pièces jouées sur la scène italienne, composa le dialogue de plusieurs d'entre elles dont il n'existait que le cadre, et les publia sous le titre de *Théâtre italien*. Il mourut des suites d'une chute, à peine âgé de trente ans. Une seule des pièces de Gherardi a été publiée : c'est le *Retour de la foire de Bezons*, comédie qui fut jouée en 1695.

GHERARDI DEL TESTA (le comte Thomas), auteur dramatique italien, né en 1818 à Tirricinola, près de Pise. Il termina de bonne heure son cours de droit à l'université de Pise, et débuta, à vingt-trois ans, dans la profession d'avocat, qu'il exerça pendant plusieurs années. Mêlé aux agitations et aux enthousiasmes de la renaissance politique de l'Italie, Gherardi del Testa, plein d'ardeur pour la cause nationale, partit comme volontaire, en 1848, avec la division toscane qui prit part à la guerre. Il assista au combat du 4 mai, fut blessé dans celui du 13, et fait prisonnier à Curtatone. Conduit en Bohême, il ne fut rendu à la liberté qu'à l'échange de prisonniers qui suivit l'armistice de Milan (août 1848). A cette époque, il avait déjà collaboré à divers journaux et publié de petits romans humoristiques, tels que la *Pauvre et la riche*, etc.; puis, entraîné par son goût pour le genre dramatique, il se tourna vers le théâtre. Sa première comédie, *Une folle ambition* (1845), où Mme Ristori jouait le principal rôle, fut représentée avec beaucoup de succès sur le théâtre du Cocomero, à Florence. Gherardi donnait, deux mois après, trois nouvelles pièces : *Vanité et caprice*, *Un moment d'erreur* et un *Voyage d'instruction*, qui reçurent un accueil tout aussi favorable que leur aînée. Depuis lors, Gherardi a fait représenter plus de vingt autres pièces en Italie. Citons, parmi les plus remarquables : le *Comte et l'actrice*, le *Premier drame d'un bas-bleu*, *Vengeance et pardon*, *On ne plaisante pas avec les hommes*, *Tête et cœur de femme*, *Ambition et avarice*, *Promettre et tenir*, *Amante et mère*, le *Règne d'Adélaïde*, la *Harpie*, les *Bagnes*, le *Pavillon des myrtes*, le *Bal masqué*, le *Chien de la cousine*, *Nous payerons à deux*, la *Dame et l'artiste*, la *Chimie*, *Gustave III* (1855), etc. Plusieurs de ces pièces, aussi remarquables par l'élégance de la forme que par l'étude des caractères et des mœurs, ont été jouées, en 1855, sur le Théâtre-Italien de Paris, par Mme Ristori.

GHERARDINI ou **GERARDINI** (Melchior), peintre et graveur italien, né à Milan, mort en 1673. Il reçut des leçons de son beau-père, Crespi, qu'il égala par le charme et l'harmonie de ses compositions, mais non par la puissance et la hardiesse de la touche, et dont il termina plusieurs tableaux. Parmi les meilleurs ouvrages de Gherardini, on cite particulièrement ses belles fresques de l'église Santa-Maria-della-Passione, à Milan. Comme graveur, il a laissé de remarquables eaux-fortes dans le genre de Callot.

GHERARDINI (Alexandre), peintre italien, né à Florence en 1655, mort à Livourne en 1723. Il apprit son art sous la direction d'A. Rossi, et joignait à beaucoup de talent une extrême facilité. Gherardini a produit un grand nombre d'œuvres qu'il exécutait avec plus ou moins de soin, selon le prix qu'il recevait. Son meilleur tableau est un *Crucifiement*. Nous citerons également de lui une *Nativité de la Vierge*, une *Descente de croix*, le *Triomphe de la Foi*, dans diverses églises de Florence; un *Saint François de Paule*, à Volterre; le *Mariage de la Vierge*, le *Christ mort*, à Milan; une belle fresque représentant la *Mort de saint Joseph*, à Varlungo, près de Florence; des fresques ornant les églises de cette dernière ville; la *Religion*, l'*Espérance*, une *Piété*, etc.

GHERARDINI (Jean), peintre italien, né à Modène en 1658, mort en 1723. Il fit, en 1698, un voyage en Chine, et habita quelques années Pékin, où il orna de peintures l'église des jésuites. On connaît de cet artiste une *Sainte Anne instruisant la Vierge*, tableau qui orne la chapelle de la Madonna della Grazia, à Modène.

GHERARDINI (Etienne), peintre italien, mort en 1755. Comme son maître, Joseph Gambarini, il peignit un grand nombre de bambochades, où l'on trouve de l'esprit et de la verve, et composa quelques œuvres dans le genre sérieux, notamment un *Couronnement de l'empereur Charles-Quint*, pour le palais Ranuzzi.

GHERARDINI (Thomas), peintre italien de l'école florentine, né en 1718, mort en 1797. Il quitta l'atelier de Vincenzo Meucci pour étudier à Bologne et à Venise, se livra à peu près exclusivement à la peinture en grisaille, et acquit en ce genre une telle réputation, qu'il reçut des commandes non-seulement d'Italie, mais encore d'Angleterre et d'Allemagne. On voit de lui, au musée de Vienne, trois beaux camaïeux sur toile, représentant une *Victoire*, le *Triomphe d'Ariane* et une *Offrande à Pan*.

GHERARDO, peintre, graveur et mosaïste florentin. Il vivait dans la seconde moitié du XVe siècle, acquit une grande réputation, surtout comme peintre de miniature, et compta au nombre de ses protecteurs Matthias Corvin, roi de Hongrie, et Laurent de Médicis l'Ancien. Gherardo exécuta de nombreux travaux de mosaïque. Il décora notamment des chapelles de la cathédrale de Florence. Comme graveur, il a laissé plusieurs estampes gravées sur bois, dans la manière d'Albert Dürer. Le musée de Bologne possède de lui un grand tableau, assez médiocre du reste, représentant le *Mariage de sainte Catherine en présence du roi David, de saint Jean, etc.*

GHERGONG, ville de l'ancien royaume d'Assam, dans l'Indoustan anglais, sur le Dikho, affluent du Brahmapoutre. Cette ville, jadis très-importante et capitale du royaume d'Assam, ne présente plus aujourd'hui qu'un amas de ruines.

GHÉRIAH, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Bombay, dans l'ancienne province de Bedjapour, district du Konkan méridional, sur la mer d'Oman. Elle est située sur un promontoire rocheux et protégée par un fort et d'autres ouvrages de défense. L'embouchure d'une petite rivière qui descend des Ghattes occidentales lui sert de port. Elle était jadis la capitale de cet Etat de corsaires qu'Angria, en 1707, fonda dans le Konkan, et qui fut détruit, en 1756, par les Anglais et les Mahrattes, devenus maîtres de Ghériah.

GHERLI (Odoardo), mathématicien et dominicain italien, né à Guastalla en 1730, mort à Parme en 1780. Après avoir professé la théologie dogmatique à Modène, il s'adonna d'une façon toute particulière à l'étude des sciences, entra en correspondance avec Condorcet, Lagrange, etc., et occupa, en 1778, une chaire de mathématiques à l'université de Parme. Gherli a composé *Gli elementi teorici delle matematiche pure* (Modène, 1770-1776, 7 vol. in-4°), traité de mathématiques le plus complet qui eût paru jusqu'alors. C'est cet ouvrage qui fonda sa réputation.

GHERMA, autrefois *Garama*, ville de la régence de Tripoli, dans le Fezzan, à 80 kilom. N.-O. de Mourzouk; aujourd'hui presque complétement ruinée.

GHEROUAL. V. GHERWAL.

GHEROUPNA, écrivain arménien du Ier siècle de notre ère. Il connaissait le grec, le latin, les langues orientales, et était l'un des hommes les plus savants de son temps. Gheroupna remplissait les fonctions de secrétaire près des princes d'Edesse, Abgar et Sahadroug. Il composa, sur l'histoire contemporaine de sa patrie, plusieurs ouvrages aujourd'hui perdus. Moyse de Khorène fait mention de l'un d'eux, alors déposé dans les archives d'Edesse, et dans lequel il puisa de nombreux matériaux pour son *Histoire d'Arménie* (Londres, 1738).

GHERT (Pierre-Gabriel VAN), homme d'Etat néerlandais, né à Baarle-Nassau en 1782, mort à La Haye en 1852. Les leçons d'Hegel, qu'il suivait à l'université d'Iéna, et ses relations intimes avec l'illustre philosophe lui donnèrent le goût des hautes études, surtout de la philosophie. Devenu référendaire au conseil d'Etat pour les affaires du culte catholique, Ghert fit tous ses efforts pour régler l'instruction publique et fortifier les études en Hollande et en Belgique. En 1828, il se rendit en France pour y étudier l'état de l'instruction publique. De retour dans les Pays-Bas, Ghert entra en longs pourparlers avec Capacini, nonce du saint-siége, pour le faire adhérer à l'établissement du collége philosophique de Louvain; mais ses tentatives furent vaines; le nonce, qui voulait voir l'instruction publique exclusivement aux mains du clergé, protesta contre la création de ce collége, dont le but essentiellement libéral n'échappait point au parti ultramontain. Sous la pression de ce parti, le roi Guillaume supprima l'obligation de suivre les cours du collége philosophique, qu'il rendit facultatifs, et bientôt après cette institution fut supprimée. Lorsque éclata, en 1830, la révolution qui amena la séparation violente de la Belgique et de la Hollande, Van Ghert se retira à La Haye, où il vécut depuis dans la retraite. Il a laissé plusieurs brochures de circonstance et publié de nombreux articles dans divers recueils périodiques, tels que le *Katholikon*, l'*Athæneum*, la *Concordia*, etc.

GHERWAL, **GHEROUAL** ou **GOROUAL**, en anglais *Gurwal*, ancienne province de l'Indoustan anglais, dans la partie septentrionale, située à l'O. du Népaul, au S. du Thibet, au N. de Delhi et à l'E. de Lahore. Le Gherwal est une vallée élevée, encaissée entre la chaîne de l'Himalaya au N. et les monts de Kemaon, qui la bornent du côté de Delhi; c'est une des contrées les plus sauvages, mais aussi des plus pittoresques du haut plateau de l'Asie. Le sol est pierreux, mais assez productif dans les vallées; d'immenses forêts fournissent le meilleur bois de construction de l'Inde. L'exploitation de ces forêts et l'éducation du bétail sont les principales richesses du Gherwal, où il se fait aussi un grand commerce d'échange avec le Thibet et le Népaul. Le sol de cette contrée est regardé comme sacré par les Indous, parce que le Gange y prend sa source. Il est aujourd'hui compris dans la présidence du Pendjab, où il forme les trois districts de Sarinagor, Kemaon et Sirmore.

GHERZÈH, l'ancienne *Carusa*, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, sandjak de Kastamouni, sur la mer Noire, à 22 kilom. S.-E. de Sinope; 5,000 hab. Petit port.

GHESQUIERE (Joseph DE), jésuite, numismate et érudit belge, historiographe de l'empereur d'Allemagne, né à Courtray en 1731, mort en 1802. Il fut admis parmi les bollandistes en 1762 et prit une part active à la continuation de leur œuvre. On a de lui de savants ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Acta sanctorum Belgii selecta* (Bruxelles, 1783-1794, 6 vol. in-4°); *Dissertation sur les différents genres de médailles antiques* (1779, in-4°); *Réflexions sur deux pièces relatives à l'histoire de l'imprimerie* (1780, in-8°); *Mémoire sur trois points intéressants de l'histoire monétaire des Pays-Bas* (1786, in-8°); *Notion succincte de l'ancienne constitution des provinces belgiques* (1790, in-8°).

GHET ou **GET** s. m. (ghètt). Hist. hébr. Acte de divorce chez les anciens Juifs. ‖ Lettres de répudiation chez les Juifs.

GHETALDI, géomètre italien du XVIIe siècle. Il essaya de deviner l'énigme des porismes dans son ouvrage : *De resolutione et compositione mathematica libri V*, publié à Rome après sa mort, en 1640. Il chercha aussi à rétablir l'ouvrage perdu d'Apollonius : *De sectione determinata*.

GHETNA s. f. (ghè-tna). Lieu public qui, en Algérie, sert à la fois d'école et d'hôtellerie.

— **Encycl.** Dans la langue arabe, le mot *ghetna* a un sens multiple. Il signifie à la fois lieu de retraite, hôtellerie, école religieuse, centre d'enseignement, comme qui dirait université. On comprendra ce double sens d'école et d'hôtellerie, si l'on se rappelle que les marabouts qui président à l'enseignement, enrichis par les dons des pèlerins et des disciples de grandes familles qui affluent de toutes parts, hébergent grassement les auditeurs pauvres qui viennent de loin et font dans la *ghetna* un séjour plus ou moins prolongé. L'Algérie possédait plusieurs *ghetnas*. La plus célèbre fut, chez les Ouled-Sidi-Kada ben Mokhtar, celle où florissait Sidi-el-hadj-Mahi ed-Din, père d'Abd-el-Kader. Il fut un temps où de nombreux disciples, des infirmes en quête d'une guérison miraculeuse, et plus de cinq cents familles avec leurs serviteurs, étaient accueillis dans près de cinq cents maisons de refuge entretenues par Mahi ed-Din. C'est là que venaient, depuis des siècles, s'instruire et se perfectionner tous les marabouts et les tolbas de la province d'Oran.

GHETTO, très-petit quartier de Rome où les 4,000 juifs qui habitent cette ville étaient entassés, sous la papauté, dans des rues étroites, qu'on fermait la nuit avec des chaînes, pour les empêcher d'en sortir.

GHÉVOND ERETZ, auteur arménien du IXe ou du Xe siècle, qui est aussi appelé **Léon le Prêtre**. Il est l'auteur d'une histoire abrégée des commencements de l'islamisme et du règne des plus anciens califes. L'ouvrage de Ghévond, quoique très-sommaire, donne des détails neufs et intelligents sur les deux premiers siècles de l'hégire; il finit en l'année 788 de Jésus-Christ. On y trouve, entre autres documents, deux pièces originales très-curieuses. C'est d'abord la lettre dogmatique écrite par le calife Omar II à Léon l'Isaurien en 717, pour l'engager à embrasser l'islamisme; c'est ensuite la réponse très-longue de l'empereur grec, dans laquelle il explique au calife les fondements de la religion chrétienne et repousse avec ironie les doctrines de la religion de Mahomet. Les *Annales de philosophie chrétienne* nous apprennent qu'on possède en Russie un exemplaire complet de l'histoire de Ghévond, et que l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg se dispose à en publier le texte arménien avec une traduction russe. M. Garabed Schahnazarian en a donné une traduction française sous le titre de : *Histoire des guerres et des conquêtes des Arabes en Arménie, etc.* (Paris, 1856, in-8°).

GHEYLOVEN (Arnold), théologien hollandais. V. ARNOLD DE ROTTERDAM.

GHEYN ou **GHEIN** (Jacques DE), dit **le Vieux**, peintre et graveur flamand, né à Anvers en 1565, mort en 1615. Son père, peintre sur verre et en détrempe, lui donna les premières notions, et Goltzius lui apprit la gravure. Comme peintre, il a laissé des tableaux d'un dessin correct, d'un coloris brillant; mais il est surtout connu comme graveur. On a de lui près de 200 estampes, gravées d'un burin ferme, mais un peu sec. Nous citerons notamment : l'*Enfant prodigue*, la *Dispute d'Apollon et de Pan*, la *Confusion des langues*, d'après Karl van Mander; l'*Annonciation* et le *Repos pendant la fuite en Egypte*, d'après Bloemaërt; les *Quatre évangélistes*, d'après Goltzius, etc.; des portraits de *Côme de Médicis*, de *Grotius*, de *Tycho-Brahé*, etc.

GHEZZI (Sébastien), peintre et architecte italien, né près d'Ascoli vers 1600, mort en 1645. Il étudia la peinture sous le Guerchin, dont il devint un des meilleurs élèves, exécuta, à l'âge de vingt-cinq ans, pour les augustins déchaussés de Monte-Sammartino, un tableau de beaucoup de mérite, représentant un *Saint François*, puis se fit connaître par ses talents comme architecte et reçut d'Urbain VIII le titre d'inspecteur des fortifications de l'Etat pontifical.

GHEZZI (Joseph), peintre italien, fils de